
M A N U S C R I T

ITALBANAIS

de Saverio La Ruina

**traduit de l'italien par
Federica Martucci et Amandine Mélan**

cote : ITA12D937

**année d'écriture de la pièce : 2011
année de traduction de la pièce : 2012**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».**

(en regardant le pantalon d'un spectateur) Ça ne va pas comme ça, ils se sont trompés pour le pantalon. L'ourlet ça ne va pas comme ça... Ils auraient dû le faire comme ça l'ourlet, tu vois ? Plus étroit. Ils auraient dû le rabattre un petit peu et le faire plus étroit, comme ça, tu vois ? Parce qu'en fait tout dépend de l'entrejambe. Et avec un entrejambe comme celui-là, ce n'est pas le bon ourlet. Je le vois tout de suite. Et puis ils se sont trompés sur la longueur aussi. La longueur, la longueur du pantalon ! Ils l'ont trop raccourci. Ils auraient dû le couper en bas de la cheville, comme ça, ils auraient dû le faire à la même hauteur que la chaussure, tu vois ? Comme ça. Sans ça, on ne s'y retrouve pas dans les proportions. Sans ça, l'erreur de l'entrejambe tu la retrouves jusqu'en bas. C'est comme ça. L'erreur du haut, tu la traînes jusqu'en bas, dans tout le pantalon. Ça, c'est pas un tailleur qui l'a fait. Je le vois tout de suite.

C'est que moi j'ai été tailleur pendant presque quarante ans, hé oui ? Je l'ai été presque tout le temps que j'ai passé au camp. Mais pas un camp de vacances ou un camp scout ! Si seulement ça avait été un camp de vacances ou un camp scout, ou même un camp militaire ! Mais c'était un camp de prisonniers, un camp de concentration. Et comme il n'y en avait pas de tailleur là-dedans, et bien un tailleur ça arrangeait tout le monde. Ça arrangeait les prisonniers, ça arrangeait les paysans et ça arrangeait aussi les gardiens.

D'ailleurs c'est dans le camp justement que j'avais appris, avec un vrai maître, *Mastu Giuvannu*, un vrai maître italien. Et pour sûr, il ne cousait pas comme ça lui, juste pour coudre, personne ne savait coudre aussi bien que lui. Et moi je le regardais. Mais pour sûr personne ne m'avait dit de le regarder, parce que pour ce qui est de le regarder personne ne m'avait obligé. Je l'ai vu et je me suis arrêté. Et pour sûr, c'est pas non plus la tête qui a décidé. C'est les jambes qui ont décidé. Dès que je l'ai vu, elles se sont bloquées. Toutes seules, de leur plein gré. Même que pour un peu je tombais la tête la première. C'était sûrement à cause de ces tissus. Mais pas à cause des tissus et de comment ils étaient faits. Ça avait été à cause de la couleur des tissus. Si brillants, rouges, jaunes, oranges.

Ça a peut-être été comme une réaction à ce camp, ce camp gris, plein de boue, ces gardiens avec ces uniformes gris, gris et verts de la même couleur que la merde, ces gens toujours déprimés... Peut-être que ça a été une réaction à cette vie. Toujours est-il que dès que je l'ai vu, je me suis arrêté. Parce que j'en avais jamais vu des couleurs brillantes comme celles-là, brillantes comme celles-là non j'en avais jamais vu, même pas la nuit en rêve. C'est que moi la nuit je rêvais toujours de couleurs. Et pour pas les oublier, le matin suivant je me les repassais dans la tête. Je me les repassais, me les repassais jusqu'à ce

qu'elles restent imprimées, jusqu'à plus pouvoir les oublier. Comme ça je pouvais les regarder même en dehors des rêves, je pouvais les regarder même quand il faisait jour. Quand je ne supportais plus ces choses moches que j'avais tout autour de moi dans le camp, je me cachais quelque part où personne me voyait, je fermais les yeux bien fort et je me repassais les couleurs dans ma tête, et je les regardais vraiment toutes, de la première à la dernière, une après l'autre, une après l'autre, je les regardais vraiment toutes, ces couleurs que j'avais vues en rêve. Comme un film. De la première à la dernière et puis je recommençais. De la première à la dernière et puis je recommençais. Et une fois que j'avais fini de toutes les regarder, je me les repassais à nouveau.

Puis, une fois que j'avais bien fixé les couleurs dans ma tête, j'y mettais au fur et à mesure les personnes, puis les arbres, les fleurs, une allée de maisonnettes colorées. Et pour finir, la chose la plus belle. Une jeune fille avec un visage gentil, avec des cheveux jaunes de la même couleur que le blé et des yeux bleus, mais si bleus qu'ils semblaient de la même couleur que le ciel. Et pour finir, je m'y mettais moi aussi, moi-même, tout près d'elle. Elle, elle me regardait et me faisait un sourire. Mais attention, pas un sourire normal. C'est que moi un sourire comme celui-là, j'en avais jamais vu. Qu'on aurait dit qu'il te touchait l'âme, on aurait dit qu'il te touchait l'âme et le corps. Qu'après, je ne sentais même plus le poids de mon corps. Après je ne sentais plus rien, je me sentais léger, je me sentais comme si je pouvais voler, je me sentais comme si je pouvais la prendre dans mes bras et voler, voler dans le ciel, avec elle, enlacés. Mais dès que j'étais sur le point de la serrer dans mes bras, hop, et tout s'effaçait. Et je me retrouvais encore une fois au lit, comme un con. Encore une fois dans ce camp gris, plein de boue, au milieu de ces uniformes gris, gris et verts de la même couleur que la merde, de ces gens toujours déprimés, qui avaient d'ailleurs raison d'être toujours déprimés.

Mais je vous disais que la passion pour les tissus m'est venue à cause des couleurs, à cause des couleurs qu'avaient ces étoffes, couleurs brillantes, rouges, jaunes, orangés. Que d'ailleurs elles plaisaient à tous, les couleurs que je choisissais, même que personne n'en choisissait d'aussi belles. Et les gens me disaient toujours :

- « Mais comment tu fais pour choisir d'aussi belles couleurs ? »
- « Hé, comment je fais ? Et comment je pourrais vous le dire ? »

Je ne pouvais quand même pas leur raconter que je les voyais en rêve, que je les voyais en rêve et qu'après je me les repassais dans la tête, je me les repassais, je me les repassais jusqu'à ce qu'elles me restent imprimées, jusqu'à plus pouvoir les oublier. Je ne pouvais quand même pas passer pour un fou.

- « Mais comment tu fais pour choisir d'aussi belles couleurs ? »
- « Hé, je sais pas », je disais, « c'est un don, un don naturel, on peut pas toujours connaître le pourquoi du comment. »

Puis un jour, j'entends la voix d'une jeune fille qui me dit :

- « Moi je sais pourquoi tu choisis d'aussi belles couleurs. »
- « Ah, oui ?, je fais, tandis que je m'affairais avec un tissu entre les mains, « Et pourquoi ? »
- « Parce que toi les couleurs tu les as dans la tête. »

Et je suis resté cloué sur place. Elle a dit ça et je suis resté cloué. J'avais pas vraiment tout bien compris ce qu'elle avait dit mais je suis resté cloué, cloué quand même. Et je l'ai regardée, j'ai lâché le tissu que j'avais dans les mains, j'ai levé la tête et je l'ai regardée. Et qu'est-ce que je vois ? Une jeune fille avec un visage gentil, avec les cheveux jaunes de la même couleur que le blé et les yeux bleus mais tellement bleus qu'ils semblaient de la même couleur que le ciel.

A peine le temps de me frotter les yeux avec les mains que je ne la vois plus devant moi, elle avait disparu. Je laisse tout en l'état. J'entre dans la baraque. Je regarde de tous les côtés. Elle n'était pas chez les Albanais. Elle n'était pas chez les Grecs. Chez les Italiens, elle n'y était pas non plus. Je passe au crible tout le camp et c'était comme si elle avait vraiment disparu. Je file chez *Mastu* Giuvannu, le maître qui m'avait tout appris des tissus, comment je devais les couper, comment je devais les unir, comment je devais choisir les couleurs, la consistance du fil, qui m'avait appris où mettre les mains, où mettre les pieds, je me plante devant *Mastu* Giuvannu et je lui dis :

- « Tu as vu une jeune fille avec le visage gentil, avec les cheveux jaunes de la même couleur que le blé et les yeux bleus mais tellement bleus... »
- « Mais comment tu parles ? », me fait *Mastu* Giuvannu, qui avait toujours de la répartie. « Tu cherches qui ? Une fille blonde aux yeux bleus ? »
- « C'est ça », je lui fais.
- « C'est la nièce des Seku », qu'il dit, « les deux petits vieux qui habitent près de la barrière. »
- « J'y suis déjà allé », j'ai dit, « mais je ne l'ai pas trouvée. »
- « Et bien sûr que tu ne l'as pas trouvée », qu'il fait, « elle est partie. »
- « Comment ça, elle est partie ? »
- « Elle est partie avec l'autocar », qu'il fait, « l'été, elle vient au camp chez ses grands-parents mais ensuite elle s'en retourne chez sa maman à Tirana. »
- « Pourquoi ? », je demande. « Sa maman elle n'est pas au camp avec les grands-parents ? »
- « Non, elle n'y est plus depuis qu'elle s'est mariée avec un homme de Tirana »,
- « De Tirana... »
- « De Tirana, oui », il fait, « mais l'été elle revient toujours chez ses grands-parents. »
- « Mais pas l'été prochain quand même ? »
- « Et sinon lequel à ton avis ? À présent celui-ci est fini. »

Parce qu'après avec cette fille ... mais je vous le raconte après comment ça s'est passé avec cette fille.

Je vous parlais de cette manie que j'avais de rester avec les yeux fermés et de penser. Parce qu'après, quand les choses je les pensais dans ma tête, elles arrivaient vraiment, comme avec la jeune fille au visage gentil. Et même quand j'y pense maintenant, même maintenant elles arrivent vraiment. Des jours, des mois peuvent passer et même des années mais après arrive toujours le moment où les choses que j'ai pensées se réalisent vraiment.

Et à ce propos, je vous raconte quelque chose, qui m'est arrivé y a pas longtemps. J'ai pensé : « Je dois y retourner, en Albanie. » Et j'y suis retourné, j'y suis retourné exactement comme mes oncles et tantes d'Amérique retournent en Italie.

- « Pourquoi vous revenez toujours de l'Amérique ? », je leur fais.

- « Nous retournons dans le pays où nous sommes nés », ils répondent.

Et moi aussi je suis retourné dans le pays où je suis né. Un pays où j'ai été prisonnier quarante ans parce que j'étais italien, puis j'ai été vingt ans étranger en Italie parce que j'étais albanais, et quand après je suis revenu en Albanie, les amis albanais m'ont dit « tiens, l'Italien est de retour. »

Toujours est-il que je suis retourné en Albanie. En fait plus qu'en Albanie, je suis retourné au camp, que ça n'a rien à voir avec un camp de vacances ou un camp scout, mais c'est un camp de prisonniers, un camp de concentration. Camp de Savr, ils l'appellent.

Comment je l'ai retrouvé ? Et qu'est-ce que j'en sais ? Je peux pas vous dire si l'endroit est beau ou laid, qu'à dire vrai il est plus laid que beau, mais ce que je peux seulement vous dire c'est qu'avant même de me souvenir de qui que ce soit, d'un objet, d'une personne, d'une chose qui rappelle un fait, j'ai été pris d'une mélancolie comme jamais j'en avais ressentie. A cause de l'air ou des odeurs, qui sait ? Mais c'est le cerveau qui a tout fait, tout seul, de son côté. Et toujours en s'en allant de son côté il m'a emmené là où j'allais toujours quand j'étais enfant, sur une colline où il n'y avait jamais personne, où je pouvais rester tout seul et penser. Et dès que je suis arrivé là, j'ai commencé à me souvenir. Tout d'un coup. Comme un film qu'on rembobine. Vvvvv...

La première chose dont je me suis souvenu, ça a été la lettre de la Croix Rouge Italienne: « Cher Monsieur Tonino Cantisani... », c'est ce qu'il y avait d'écrit sur la lettre, Tonino Cantisani, mon vrai prénom et nom, qu'encore aujourd'hui quand j'y pense j'en ai des frissons. « Cher Monsieur Tonino Cantisani... », moi je leur avais écrit en 82 et eux ils m'ont répondu en 85, « nous vous communiquons », ils ont écrit, « que nous avons retrouvé votre père Cantisani Leone ». Je n'avais plus de nouvelles de papa depuis trente ans, parce que depuis 54 la censure ne nous faisait plus écrire et recevoir quoi que ce soit. Depuis trente ans on savait même plus où il était, papa. « Nous avons transmis ton adresse à ton père. Et nous avons eu son accord pour te transmettre la sienne : Cantisani Leone, via Gennargentu, vicolo Portico 3, 08020 Olzai, Nuoro, Sardegna. » Je n'arrivais pas y croire. D'un coup, le cœur me sortait de la poitrine. J'ai tout de suite couru chez le gardien et je lui ai dit :

- « Camarade Ganì », je lui ai dit.

Je l'ai prié pareil que s'il avait été la Vierge.

- « Camarade Ganì », je lui ai dit, « j'ai retrouvé papa, après plus de trente ans, je l'ai enfin retrouvé. »

- « Et maintenant qu'est-ce que tu veux ? », il m'a fait.

- « Je veux que tu dois le savoir », j'ai fait, « parce que je ne veux rien faire en cachette, je veux seulement la permission de lui écrire. »

- « Ecris, écris », qu'il a dit.

Parce que, eux, de toute façon ils savaient déjà tout, parce que la lettre ils l'avaient déjà lue, parce que, eux, ils contrôlaient tout. J'ai écrit à papa mais je n'ai pas eu de réponse. J'en ai écrit une deuxième, une troisième, une quatrième mais là non plus je n'ai pas eu de réponse. « Mais comment ça se fait qu'il ne répond pas ? », j'ai pensé. Je ne savais pas quoi mais quelque chose avait dû forcément se produire. Et cette chose je l'ai découverte quand je suis arrivé en Sardaigne, en 90. Mais je vous la raconte après, cette